

Introduction

L'histoire de Paris reste un pari pour tous les historiens. Car s'il est une ville où circule un immense récit sensible, sans cesse réécrit et raconté par des milliers d'auteurs, c'est bien la ville-capitale. Il faut donc choisir des chemins de côté. Quelque chose qui permette de conserver la richesse et la complexité d'un parcellaire retravaillé depuis des siècles. Mais qui évite aussi de se noyer dans l'érudition et ses plaisirs. En 1975, Emmanuel Le Roy Ladurie écrivait un livre qui fut sans doute fondateur de l'anthropologie historique, *Montaillou village occitan, de 1294 à 1326*. Dans le même esprit y avait-il un possible Paris ville-capitale ? Louis Chevalier l'avait quelque peu approché dans ses œuvres mais il avait renoncé au temps, donc à l'histoire, sinon pour constater le temps accumulé d'une ville-mémoire.

Restait alors le changement d'échelle, en allant au quartier, avec tous les risques de la monographie qui n'est jamais signifiante du tout. De là ce Plaisance, quartier parisien. Sur Plaisance je m'expliquerai plus longuement. Mais à bien y regarder, Plaisance, fût-il même un quartier qui n'a que deux siècles d'existence, ne pouvait être traité comme le Montaillou de Le Roy Ladurie. L'évolution urbaine, brutale, la population, qui est celle d'une grande ville, et changeante, les mutations des modes de vie interdisent une approche d'anthropologie structuraliste même si le quartier porte une structure. On aurait alors pu imaginer d'étudier une « villa » des années impériales, une petite rue en 1936, ou un immeuble dans les années 1960. Mais c'était de nouveau quitter le temps et surtout construire une « culture » minimaliste dont on peut interroger le sens dans Paris. Je suis donc revenu à l'échelle du quartier et à la temporalité longue.

Si nous produisons d'abord un livre qui se voudrait d'anthropologie historique et qui, par là, s'interroge sur la société et la culture urbaine, nous n'avons pas pour autant ignoré des questions plus classiques de l'histoire urbaine, de l'histoire des très grandes villes ou de l'histoire de la capitale. En particulier, en nous plaçant à l'échelle des quartiers, nous pouvons proposer une relecture de l'histoire des politiques publiques urbaines. D'abord du point de vue de ce qu'on appelle maintenant la gouvernance, en particulier les processus de décision. Nous pourrions examiner si la démocratie locale, et comment et quand, contribue aux choix des politiques urbaines. Ici, des réponses décisives pourront être apportées qui revalorisent largement cette dimension peu explorée encore. Mais aussi nous pouvons conclure du point de vue des effets des politiques urbaines sur la ville, sa population, sa vie quotidienne. Ces effets sont, bien sûr, considérables et sans grande surprise quant à certaines grandes décisions des années du

Second Empire ou des années « rénovatrices » des Trente Glorieuses. Cependant ces effets attendus laissent place à nombre de relations plus dialectiques entre le quartier, plus ou moins partie prenante des décisions, et les politiques des pouvoirs publics. Sans compter qu'à l'échelle du quartier, nous voyons vivre des formes d'évolution urbaine « autonomes » de ces politiques, qui prennent leur source ou dans le libéralisme économique – le quartier comme marché – ou dans la géographie ou dans la dimension d'anthropologie culturelle que nous avons évoquée plus haut.

Un deuxième grand point où nous pensons pouvoir relier l'histoire parisienne et l'histoire du quartier s'appuie sur la réflexion maintenant bien avancée sur l'histoire du « peuple de Paris », ou sur ce qui pourrait définir un « être parisien » au travers d'une population, de ses modes de vie et de son sentiment d'appartenance. Nombre de travaux, suivant les problématiques historiographiques les plus récentes, insistent sur la notion de communauté imaginaire, qu'elle provienne des constructions symboliques du Paris-capitale ou du peuple parisien ou qu'elle sorte des représentations créées par les passants de Paris et appropriées par les Parisiens. Une métropole urbaine comme communauté imaginaire donc et que personne ne peut faire sienne pleinement par une connaissance directe. Cependant ce travail d'histoire locale nous conduit à une vue autrement nuancée, alors même que Plaisance est un quartier longtemps aux marges de la capitale. Nous pourrions mettre en évidence comment nombre des traits – certes pas tous – qui fondent la communauté plaisancienne sont des traits qui fonderaient une communauté partagée des Parisiens (voire des banlieusards). La grande ville n'est alors pas un seul artifice symbolique.

Mais avant d'entrer dans le vif de ce livre, examinons les particularités du quartier de Plaisance. Sans cette réflexion, nous serions vite conduits à des généralisations factices. La situation de Plaisance en extrême périphérie sud-sud-ouest de Paris, dans le XIV^e arrondissement, entre la porte de Vanves et l'avenue du Maine, doit d'abord être notée, ce qui fait de cette histoire celle des anciennes banlieues devenues faubourgs puis quartiers de la ville-capitale. Beaucoup de ce que nous dirons sur Plaisance tient à cette géographie particulière aux neuf derniers arrondissements de Paris. En ce sens ce livre rencontre à la fois l'histoire des marges devenues des centres et l'histoire des frontières de Paris et de sa banlieue¹. Mais nous voudrions insister sur deux points qui précisent encore davantage Plaisance.

1 Fourcaut A., Bellanger E. et Flonneau M. (dir.), *Paris-banlieue : conflits et solidarité – historiographie, anthologie, chronologie, 1788-2006*, Paris, 2007.

Plaisance, faubourg anonyme

On a eu beau chercher, la bibliographie concernant le quartier de Plaisance, le quatrième quartier du quatorzième arrondissement, est inexistante dès lors qu'elle concerne le quartier dans sa généralité. Un seul essai en tapant « quartiers parisiens » sur le moteur de recherche de la BnF dévoile le phénomène : aucun titre sur Plaisance ! Il y a bien sûr dans le cadre de travaux d'histoire du XIV^e arrondissement ou plus largement d'histoire de Paris des articles, voire des chapitres de livres qui évoquent tel ou tel aspect du quartier². Mais aucun titre de livre n'évoque Plaisance, aucun livre ne porte sur Plaisance. Nous avons espéré en un livre policier récent, *Meurtre à Petite-Plaisance*, mais il situe son action dans une propriété américaine ! Nous avons cru qu'un autre titre nous apporterait des souvenirs du quartier. Mais il nous a fallu déchanter, il s'agissait de la commune du Gers qui, comme Neuilly-Plaisance, dans la grande banlieue de Paris, fournit une bibliographie sinon riche, du moins plus généraliste que celle portant sur notre quartier.

Donc le silence des titres est total sur ce très grand et très peuplé quartier de Paris ! Pourtant les faubourgs populaires, même les plus récents, ne font pas l'objet d'un tel silence, en règle générale. Sans parler de Montmartre ou Belleville, près de Plaisance, Petit-Montrouge, Montsouris ou Vaugirard se signalent par une petite littérature. Nous manquons d'étude comparative en bibliométrie parisienne pour conclure pleinement. Sans doute y a-t-il nombre d'autres quartiers parisiens ignorés : Saint-Fargeau ? Maison-Blanche ? Mais il n'en restera pas moins que, s'il est loin d'être unique, le cas de Plaisance révèle une occultation, un oubli ou une ignorance qu'il faudra comprendre.

Le contraste est enfin saisissant avec le voisin Montparnasse dont la bibliographie est immense. Livres d'art, romans, polars, essais, souvenirs évoquent le nom de Montparnasse, qui est devenu un des lieux mythiques de la capitale et de son histoire, particulièrement dans le premier xx^e siècle.

Ainsi un des premiers objets de ce livre est un travail de dévoilement : il s'agit pour nous d'abord de parler de Plaisance, de parler d'un Paris absent et par là de découvrir les rouages des systèmes de représentation de la grande ville qui ont conduit à cette invisibilité d'un quartier.

On partira du Plaisance réel, ce qui suppose de connaître et analyser la formation du quartier, l'évolution de sa population et de ses activités, professionnelles ou sociables. Il arrive que cette seule étude porte l'explication décisive. Dans ses structures urbaines et sociales, le quartier ne porterait pas une possible symbolique unifiante. Seuls seraient plausibles dépendance ou silence.

2 En particulier dans la riche collection de la *Revue d'histoire du 14^e arrondissement*. On les trouvera cités en bibliographie.

Mais on examinera aussi le système symbolique dans ses rapports aux imaginaires. L'hypothèse que nous faisons est qu'il existe un fort imaginaire du quartier qui peut être retrouvé dans des manifestations implicites alors que le Plaisance symbolique est rare et pauvre. Ce système de représentations où l'imaginaire, qui ne se dit point, qui se rêve, se phantasme, se pense, l'emporte sur le symbolique, qui se dit, se montre, s'écrit, nous l'appellerons donc le modèle de Plaisance. C'est le moins que je puisse faire pour ce quartier qui m'a rencontré il y a bientôt quarante ans.

Plaisance faubourg populaire

Cependant cette première piste s'est progressivement enrichie du sentiment qu'il n'y avait guère d'histoire générale d'un quartier parisien sur la longue durée. L'exemple le mieux achevé, le *Belleville* de Gérard Jacquemet³, se termine en 1914. En nous lançant alors sur le chemin d'une histoire de Plaisance sur deux siècles, nous retraçons une histoire de Paris par le biais de la *micro storia*. Se pose alors la question de la représentativité du cas qui ne saurait être parfaite. Plaisance est, en effet, du Paris récent, ancienne banlieue absorbée en 1860 par décision du célèbre baron. En ce sens, il s'agit aussi d'une histoire d'une périphérie conquise ou intégrée à la ville centre, d'un faubourg devenu partie reconnue de la capitale. Il faut aussi considérer que Plaisance a été et reste encore dans une certaine mesure un des quartiers les plus populaires – et d'abord les plus ouvriers – de la ville. Périphérique, mais pas comme Auteuil ! Pour autant peut-on en faire un idéal type du faubourg ouvrier qui se retrouve surtout dans la couronne du Paris de l'est, des Épinettes à Belleville puis dans le treizième arrondissement ? Plaisance a cette particularité de la rive méridionale de Paris qui lui donne la spécificité du voisinage ou du cousinage avec les quartiers artistiques et intellectuels. Le quartier populaire que nous décrivons ici en est tout imprégné. Ce qui ne signifie pas pour autant que la misère plaisancienne du XIX^e siècle y ait un meilleur goût.

Pour terminer cette présentation, précisons l'espace de ce livre. Nous avons retenu le Plaisance quartier administratif défini en 1860. À l'évidence, et nous n'aurons de cesse de le montrer, il existe mille autres limites possibles, et souvent plus pertinentes. Il reste que le quartier administratif fixe aussi des cadres politiques qui ont compté décisivement à Plaisance et surtout qu'il n'est pas construit de rien par le préfet. En effet, notre travail commence dans les années 1840 au moment où « Plaisance » apparaît dans la toponymie des communes de Vaugirard et Montrouge. Sans doute y a-t-il aussi avant 1840 une préhistoire plaisancienne mais nous ne l'évoquons que rapidement.

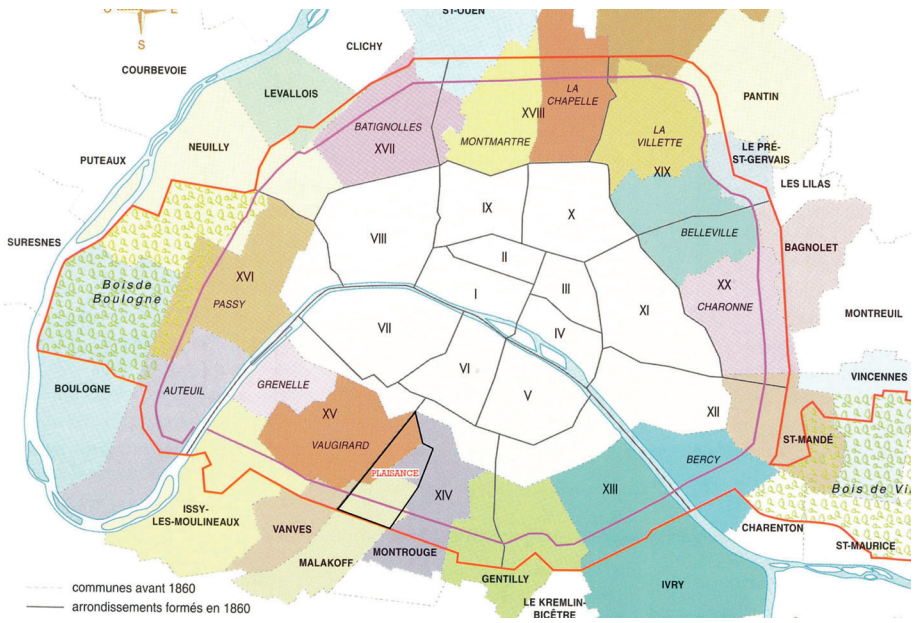
3 Jacquemet G., *Belleville au XIX^e siècle, du faubourg à la ville*, Paris, 1984.

Nous avons choisi de terminer ce livre au milieu des années 1980, une période essentielle de l'histoire urbaine du quartier s'achevant dans cette décennie. La « rénovation » de Plaisance, jusqu'alors très brutale, prend après 1984-1985 des formes entièrement différentes. Une autre histoire s'ouvre.

Le plan de ce livre est chronologique. Le lecteur constatera que les périodes retenues par l'auteur sont inégales, de onze à quarante-quatre ans ! Mais il en va de la vie d'un quartier comme de notre vie : elle ne peut se découper en tranches de vingt ans... Les césures retenues sont guidées par l'histoire du quartier, qui rencontre souvent, mais pas toujours, une grande césure économique, sociale ou politique : 1860 (l'annexion et la création du quartier administratif), 1871 (la Commune, décisive dans la mémoire du quartier), 1897 (la fin du cumul d'une crise sociale générale et d'une crise urbaine spécifique), 1914 (la fin de la croissance démographique et urbaine du quartier), 1958 (le début de la politique de destruction-rénovation), 1985 (la fin de cette politique).

Toutes les sources sont ici pain béni pour l'historien qui sait qu'il n'y a pas de petites ou de mauvaises sources. Toutefois, dans l'immensité de la documentation à laquelle est confronté l'historien du contemporain, il a fallu faire des choix. Deux grands types de sources n'ont pas été examinés ou créés. Je n'ai pas cherché à retrouver les sources des associations, paroisses, partis... par crainte d'une dérive vers une histoire organisationnelle. Je n'ai pas utilisé l'histoire orale, non par une opposition à ce type de source, mais par crainte d'un déséquilibre lié à la longue durée. Ainsi, comme toujours, ce livre n'est pas le livre définitif sur Plaisance ! Toutefois la plus grande partie (ou des sondages significatifs méthodologiquement) des archives publiques a été examinée. Toute l'immense presse locale disponible a été lue. Des journaux nationaux ou parisiens ont été lus pour des dates références (1896, 1936). Les riches archives de la société historique du 14^e arrondissement ont été entièrement étudiées.

D'autres sources, très riches, ont été consultées. Des dizaines de photographies, plus de 120 cartes postales, des dessins et des peintures, près de 40 films ont été regardés. Nous avons aussi retrouvé une cinquantaine de romans, poésies, chansons qui évoquent principalement ou de manière significative Plaisance, mais jamais dans leur titre ! Ce corpus, qui sera présenté en détail dans un autre ouvrage, nous sert toutefois de référence, car il permet de retrouver les traces, toujours discutables, d'un imaginaire plaisancien riche et caché, que nous évoquons au fil du livre.



Plan de situation de Plaisance
 (fond de carte établi par les Archives de Paris)

CHAPITRE 1

L'invention de Plaisance (1830-1860)

Si le quartier de Plaisance n'est défini administrativement qu'en 1860 avec l'annexion, s'il est alors dispersé sur les territoires des communes de Vaugirard, de Montrouge et de Vanves, il connaît une préhistoire. Nous n'évoquerons pas ici les temps lointains de l'Ancien Régime et des plateaux agricoles du sud de Paris. Ce n'est pas notre propos. Mais dès avant la construction du chemin de fer de l'ouest et des fortifications de Thiers, cette banlieue verte, toute proche des barrières de la grande ville, s'anime d'une vie périurbaine qu'il faut examiner, car de là part le choix de promoteurs des années 1840 de créer « Plaisance ».

Plaisance avant le chemin de fer

À la barrière

Regarder une carte de Plaisance en 1800 n'a aucun sens : Plaisance n'existe pas ! Sans doute la mémoire poétique des lieux permet d'évoquer en 1964 « le souvenir des champs de bleuets et de coquelicots où François Villon venait baguenauder à la recherche constante du diable Vauvert¹ ».

Mais sur les cartes des environs de Paris de cette époque, nous ne voyons que des champs, des « terriers », des « remises » de chasse², quelques chemins, quelques fermes. Sans doute un peu plus de moulins qu'ailleurs autour de Paris, car le plateau, bien venté, entre Seine et Bièvre (improprement baptisé du nom de Mont car les dénivelés y sont à peine sensibles) se prête à leur fonctionnement. Deux voies conséquentes seulement, la chaussée du Maine et le chemin de Vanves, encore que ce dernier n'ait qu'une importance secondaire car ne conduisant guère loin de Paris au contraire de la rue de Vaugirard ou de la route d'Orléans. Un château, enfin, pas trop ancien mais attesté depuis quelques dizaines d'années, avec autour une belle propriété toute en jardins et terrasses ; château dit du Maine du fait de la proximité de la chaussée et non du fait d'une quelconque appartenance au duc ou à la duchesse éponyme³. La chose, qui a beaucoup occupé

1 N. Frank, à l'entrée « Montparnasse », mais évoquant joliment Plaisance dans le *Dictionnaire de Paris*, Larousse, 1964.

2 Voir, par exemple, l'aquarelle de Louis Cherrier de 1826, *RH XIV*, 1994.

3 Il a accueilli Fréron le célèbre chroniqueur littéraire du XVIII^e siècle.

les érudits locaux, est maintenant tranchée⁴. Les bourgs sont plus à l'ouest, avec Vaugirard, plus au sud, avec Vanves, ou au sud-est avec Montrouge.

La toute première population « urbaine » de Plaisance est celle qui se fixe à la toute proximité de la barrière du Maine, chaussée du Maine, donc, laquelle est partiellement bâtie au début du XIX^e siècle comme on peut le voir sur la belle gravure d'Hubert d'après Courvoisier, qui nous montre la Chaussée du niveau de la rue de la Gaîté à la barrière.

Cette première population, d'avant le chemin de fer et d'avant les lotissements, nous est très mal connue. Dans une lettre, le percepteur de Vaugirard-Montrouge⁵ se plaint de la grande mobilité de la population qui habite près des barrières et qu'il connaît mal car ce sont fréquemment des tenanciers de guinguettes, volontiers éphémères ; il y aurait aussi beaucoup de spéculateurs-bâisseurs qui disparaîtraient aussi vite qu'ils arriveraient ; même les rentiers ne se fixeraient pas dans cette zone. Mais tout de même, on y trouve des carriers, des jardiniers avec les célèbres pépinières de la famille Cels⁶. Il y a aussi déjà des miséreux et une légende fait état de Cartouche rencontrant « un vieux mendiant de Montrouge, aveugle, à longue barbe blanche, qui gîtait dans une baraque près de la route du Maine⁷ ».

Le temps des guinguettes

Au sud de la Chaussée se trouve ce qui fit longtemps la « gloire de Plaisance », ce qui fit « les grandes heures de Plaisance⁸ », les célèbres guinguettes, parmi les plus connues de la première moitié du XIX^e siècle. Autour d'une douzaine sont décomptées par Lucien Lambeau⁹. La barrière du Maine et ses environs sont ainsi l'objet de très nombreuses gravures ou illustrations. Elles ouvrent sur de gracieuses perspectives sur les guinguettes et la campagne, et sont de facture romantique. Ainsi, évoquant la série Palaiseau de 1819, gravures « trop jolies », Lambeau estime que la barrière du Maine apporte à sa série des barrières « une note quelque peu romantique et qu'il n'a pas dû souvent rencontrer dans la banlieue parisienne ». La réputation de la barrière du Maine était encore suffisamment

4 Voir la lettre de J. Mizitrano du 10 septembre 1976 à Gilbert Perroy, Archives Sté Hist XIV^e.

5 Lettre du percepteur de Vaugirard-Montrouge du 30 janvier 1830 au receveur de l'arrondissement de Sceaux (A Paris, DO 935).

6 Voir Jean-Émile Bayard, *Montparnasse hier et aujourd'hui, ses artistes et écrivains*, 1927, qui cite Chateaubriand à ce sujet.

7 *Le roi des bandits. Le mendiant de Montrouge*, s.d., vers 1930.

8 Selon Gilbert Perroy, « Les grandes heures du quartier de Plaisance », *Annuaire SH XIV*, 1956-57 ou « Dans le Paris inconnu, du Moulin de Beurre au cabaret de la Mère Saguet, les grandes heures du quartier de Plaisance », *Miroir de l'histoire*, mai 1956.

9 Lucien Lambeau, *Histoire des communes annexées à Paris en 1859, Vaugirard*, Paris, E. Leroux, 1912.